

ÉDITORIAL

Servir

(Alexandre Guay – Président de l'Institut supérieur de philosophie)

On ne devient pas philosophe universitaire parce que l'on aime gérer du personnel, élaborer une politique de recherche ou d'enseignement, animer et coordonner les activités d'un institut ou d'une faculté, faire du lobbying auprès des collègues des autres disciplines et des autorités ou encore arbitrer des différends entre personnes. En d'autres mots, on ne devient pas philosophe universitaire pour être président de l'ISP. On devient philosophe pour d'autres et multiples raisons. La plus fréquemment évoquée est un intérêt profond pour la recherche philosophique, plus précisément pour le plaisir d'élaborer une pensée philosophique, seul ou à plusieurs, à l'oral ou à l'écrit, qui aspire, dans une certaine mesure, à la vérité et à l'action significative. Clairement, cette noble motivation a peu à voir avec le rôle d'un président. Alors pourquoi devient-on président?

Pour bien saisir ma réponse, il est important de comprendre à quel point je crois qu'être un philosophe universitaire, comme être un footballeur ou un médecin, est un privilège et non un droit. Certes le ou la philosophe académique est sélectionné·e avec une rigueur qui a peu d'équivalents dans le monde du travail. C'est probablement à cause de cette sélection que certains ont l'impression de mériter leur position. Cependant, selon toute probabilité, presque tout ce que nous aurons écrit sera obsolète dans 20, 50 ou 100 ans, et nous serions bien en peine d'identifier quelle partie de ces écrits, si elle existe, ne le sera pas. Nos collègues scientifiques sont dans une situation similaire, mais, contrairement à nous philosophes, ils ont la conviction profonde de modestement participer à une vaste entreprise collective progressiste que l'on nomme la science. De notre côté, le progrès en philosophie est une question pour le moins controversée, même si personnellement j'y crois. Reste que la recherche philosophique pourrait avoir une autre fonction. Elle constitue une parole argumentative et rigoureuse engagée avec son temps, tournée vers les autres discours plutôt qu'elle-même, et, en conséquence, presque toujours socialement pertinente. Peut-être que si nous étions davantage objectifs à notre égard, nous constaterions que la principale, mais pas la seule, contribution à l'humanité du philosophe académique type ce sont les milliers d'étudiants qu'il ou elle aura influencés ou même transformés dans ses cours de bachelier. Évidemment, bien peu deviennent philosophes universitaires dans le but explicite d'enseigner des cours de bachelier.

Pour une société, c'est un luxe de se payer des universitaires dont 50 ou 100% de la tâche est la recherche. C'est un luxe qui fait peut-être le sel de la vie et parfois la grandeur des sociétés, mais un luxe quand même. En conséquence, les philosophes, comme leurs collègues des autres disciplines, ont une responsabilité toute particulière. Il est de leur devoir de veiller à ce que l'investissement que fait la société en eux ne soit pas gaspillé. Ils doivent tout faire pour que leur recherche soit des plus excellentes (même si la probabilité qu'elle le soit est faible), que leurs enseignements soient formateurs et transformateurs, et que l'institution qui les soutient fonctionne de manière impeccable.

C'est ce dernier point qui fournit la réponse à la question posée plus haut. Pour que notre Université fonctionne adéquatement, pour que l'UCL atteigne ses objectifs de recherche, d'enseignement et de service à la société, il faut que la coordination des différentes instances et des organes de l'institution soit bien assurée. Il faut que certains d'entre nous deviennent présidents, doyens, présidents de comité, d'école doctorale... Compte tenu du fait que bien peu se découvre une fibre administrative sur le tard, il semble raisonnable que nous occupions tous ces positions à tour de rôle. Je terminerai donc ce court texte par un appel à tous (académiques, chercheurs, étudiants et aussi pourquoi pas anciens) à servir notre institut et notre université. Ces derniers nous le rendront au centuple.

Numéro 21
Octobre 2017

Éditeurs responsables
Alexandre Guay
Nathalie Frogneux

Secrétaire de rédaction
Benoît Thirion

Entretien avec deux «nomades philosophes»

*Les deux Alumnis ISP/EFIL que nous mettons à l'honneur ont parcouru 80.000 km autour du monde de juillet 2016 à août 2017. **Bao Dang** est depuis son retour de voyage chercheur en didactique des mathématiques au CREM asbl. **Pascale Smeesters** s'occupe actuellement de la suite du projet des Nomades Philosophes (documentaires, expositions, conférences, livres). Leurs récits de voyage se trouvent sur <http://nomades-philosophes.wixsite.com/tourdumonde>*

À quelle époque avez-vous fréquenté l'UCL?

Pascale: J'ai fait un bachelier en philosophie et un master en éthique des politiques publiques entre 2009 et 2014, ainsi que l'agrégation en 2015-2016.

Bao: J'ai obtenu un master 60 en philosophie en 2013 après plusieurs années de formation.

Quels sont vos centres d'intérêt en philosophie?

Pascale: Mes domaines de prédilection sont l'éthique environnementale, l'éthique animale et l'esthétique environnementale.

Bao: Tout m'intéresse en philosophie. Mais les thèmes qui me font actuellement vibrer sont la nature et le langage.

Pouvez-vous en quelques mots présenter le projet de voyage qui fut le vôtre?

Pascale: Durant l'année 2016-2017, nous sommes partis autour du monde afin de réaliser un cycle de documentaires philosophiques sur les différentes raisons de protéger la nature. Nous avons pour ce faire rencontré non seulement des philosophes et des penseurs mais également des acteurs de terrain, dans un désir de réconcilier théorie et pratique. Le projet des *Nomades Philosophes* que nous sommes devenus est loin d'être terminé cependant: il ne fait que commencer!

En quoi la philosophie, ses techniques, ses méthodes... interpellent-ils aujourd'hui les voyageurs que vous êtes?

Pascale: Pour moi, la philosophie a beaucoup à apporter au mouvement de l'écologie par sa rigueur, sa prise de recul salutaire et son esprit critique. Mais le mouvement inverse est également nécessaire: la philosophie a besoin de vécu, d'expériences, et donc de voyage, pour se développer!

Bao: La philosophie m'a apporté de nombreux repères de pensée grâce auxquels je peux observer le monde avec plus de finesse. Elle a largement formé l'œil du voyageur que j'ai été pendant un an. En retour, l'expérience brute que j'ai pu vivre m'a aussi permis de distinguer les catégories philosophiques essentielles de celles qui sont plus accessoires. Il y a un certain va-et-vient dialectique entre philosophie et voyage: on voyage autrement quand on a philosophé, et on philosophe autrement quand on a voyagé.

Vous avez eu l'opportunité de rencontrer, au gré de votre périple, plusieurs philosophes influents (dont Peter Singer). Quelles «leçons» essentielles retenez-vous du contact avec ces personnalités?

Pascale: Oui, nous avons eu la chance de rencontrer et d'interviewer des grands noms comme Peter Singer, John Baird Callicott, Holmes Rolston III, etc. Nous avons été frappés par la chaleur et la simplicité avec laquelle ils nous ont accueillis! Leur succès tient dans l'avant-gardisme de leurs positions et dans leur simplicité rigoureuse: ils constituent de véritables repères dans la pensée contemporaine, et ont réussi à influencer la société.

Bao: Une «leçon» qui m'est apparue plus clairement au fil de mes rencontres avec de grands philosophes est que, derrière toute philosophie profonde, se trouve, en filigrane, un vécu ample qui caractérise le *style* du philosophe, c'est-à-dire son rapport au monde en tant que sujet pensant et sensible. Une part importante de la pensée réside dans ce style, cette saveur qui peut aller au-delà des idées et toucher le cœur.

(propos recueillis par Benoît Thirion)

Le professeur **Renaud Barbaras** enseigne à l'Université Paris I – Panthéon Sorbonne. Il recevra le Prix Cardinal Mercier 2017 ce 24 octobre 2017, au cours d'une après-midi d'étude autour de l'ouvrage primé: *Métaphysique du sentiment*, publié aux éditions du Cerf en 2016.

En quelques mots, pourriez-vous nous présenter l'essentiel de votre parcours?

Après l'École Normale Supérieure et l'agrégation de philosophie, j'ai enseigné au lycée tout en faisant ma thèse, qui portait sur «L'ontologie de Merleau-Ponty». L'année qui a suivi la soutenance, soit en 1991, j'ai été élu Maître de conférences à la Sorbonne (Paris IV), où j'ai enseigné huit ans. J'ai ensuite soutenu mon habilitation à diriger des recherches (1999) et ai été élu professeur à l'université de Clermont-Ferrand, où je suis resté trois ans, puis à la Sorbonne, comme professeur de philosophie contemporaine (2002). J'y entame donc ma seizième année d'enseignement.

Quelles sont les relations que vous entretenez par ailleurs avec notre Institut?

Mes liens avec l'Institut de philosophie sont forts et anciens. Autant que je me souviens, j'y suis allé pour la première fois en 2004 pour y donner une conférence sur «Vie et phénoménalité». J'y suis retourné régulièrement depuis, que ce soit pour des soutenances de thèse, des conférences ou des colloques, dont le dernier remonte à 2016. À chaque fois que j'y vais je suis frappé par l'esprit d'ouverture, ainsi que par la rigueur et l'intensité de l'activité philosophique qui y règnent. C'est un lieu où je me sens particulièrement bien et où j'ai de vrais amis.

Dans le projet philosophique qui est le vôtre, quelle place tient Métaphysique du sentiment, ouvrage couronné par le Prix Mercier cette année? En quel sens peut-on aujourd'hui parler de «métaphysique»?

Cet ouvrage fait suite à un livre intitulé *Dynamique de la manifestation*, publié en 2013, où je tente de mettre en évidence la nécessité pour la phénoménologie de se dépasser vers une cosmologie et une métaphysique. Mais une question y restait pendante: celle de la condition de mon propre discours, c'est-à-dire de ce qui fonde la possibilité de parler d'un monde dont je montre justement qu'il ne se présente que comme absent. La réponse réside dans le sentiment: il est précisément cela qui, seul, me donne accès à une *physis* dont je suis originairement séparé. Il me permet de surmonter l'archi-événement de la séparation, et c'est en ce sens qu'il a une signification métaphysique. Ainsi, la métaphysique ne renvoie pas pour moi à la recherche des causes et des raisons: elle enregistre au contraire un événement premier qui, comme tel, est sans raison. Ce livre est donc particulièrement important à mes yeux.

Quel rôle joue aujourd'hui selon vous la philosophie (et la phénoménologie en particulier) dans la société qui est la nôtre? Parfois considérée comme «détachée» des préoccupations du quotidien de nos contemporains, de leurs préoccupations sociales, en quoi peut-elle aujourd'hui accompagner le cheminement des uns et des autres?

Je dirais que c'est précisément parce qu'elle est détachée des préoccupations du quotidien, parce que le philosophe est «hors du monde» qu'elle peut nous accompagner. C'est en effet à la faveur de cet arrachement au quotidien que le philosophe peut véritablement voir le monde, s'étonner et initier ainsi une authentique interrogation, qui porte à la fois sur le monde et sur le sens de son existence dans le monde. Or, la phénoménologie joue ici un rôle décisif puisque, par l'*epochè* phénoménologique, elle parvient à neutraliser notre vision naïve du monde et à accéder à une interrogation de nature ontologique, dont je pense pour ma part qu'elle est indispensable à une réflexion sur le sens de notre existence et, par voie de conséquence, sur la conduite de notre vie.

(propos recueillis par Benoît Thirion)

Le cours de philosophie et citoyenneté: opportunité et défi pour la philosophie universitaire

(Hervé Pourtois – Professeur à l’Institut supérieur de philosophie et à l’École de philosophie)

Depuis cette rentrée scolaire, tous les élèves de l’enseignement officiel et de l’enseignement libre non confessionnel subventionné doivent suivre un cours de philosophie et citoyenneté (CPC). Après l’enseignement primaire l’an dernier, ce cours est à présent au programme du secondaire à raison d’une période par semaine (deux pour celles et ceux qui font le choix de ne pas suivre un cours de religion ou de morale). Cette innovation est l’aboutissement de longues et passionnantes discussions et tractations qui ont conduit à articuler deux préoccupations majeures: éveiller les jeunes à la citoyenneté et les former au philosophe. Le programme¹ relatif aux compétences terminales exprime bien cette articulation: «Il ne s’agit pas de former d’une part à la citoyenneté et d’autre part à la philosophie mais d’appliquer les démarches et les outils de la discipline philosophique à l’objet et à l’objectif qu’est la citoyenneté». Bien évidemment, l’éducation à la citoyenneté à l’école ne saurait se réduire à un cours. Elle doit inspirer l’ensemble de la formation et habiter les relations et les modalités d’organisation de la vie scolaire. Il est cependant précieux que tous les élèves, de la 1^{re} primaire à la 6^{ème} secondaire, bénéficient d’un lieu où ils pourront apprendre à développer une réflexion personnelle, construite et critique sur les grands enjeux auxquels ils s(er)ont confrontés dans leur vie politique, sociale et relationnelle. Ces enjeux sont précisément au cœur du nouveau programme des 2^{es} et 3^{es} degrés de l’enseignement secondaire, qui aborde des thèmes tels que le discours et les pièges du discours, éthique et technique, la participation démocratique, légalité et légitimité, sens et interprétation, le rapport éthique à soi et à autrui,...

La mise en place d’un programme aussi ambitieux nécessite évidemment des enseignants préparés à le dispenser; *de facto*, ce seront principalement des personnes qui enseignaient jusqu’ici la morale ou la religion. Afin d’aider ces enseignants dans leur «reconversion», la FWB a demandé aux hautes écoles et aux universités d’organiser spécifiquement pour eux une formation courte, un *Certificat en didactique de la philosophie et de la citoyenneté*. Ce certificat, que tous les enseignants devront suivre, est offert, dès cette année académique, dans toutes les universités et dans quelques hautes écoles, selon un canevas élaboré en commun et décliné selon les niveaux où le CPC sera dispensé. Les universités formeront les enseignants des quatre dernières années du secondaire en leur proposant une formation articulée en deux volets: l’un disciplinaire, qui donne les bases philosophiques pour dispenser le CPC et l’autre qui vise à former à la didactique spécifique requise par la démarche et le CPC. À l’UCL, ce certificat est organisé au sein de l’École de philosophie avec le précieux appui de l’Institut universitaire de formation continue².

Mais il s’agit aussi de se préoccuper la formation initiale. Si un diplômé en philosophie est, plus que tout autre, qualifié pour enseigner le CPC au niveau des 2^{es} et 3^{es} degrés de l’enseignement secondaire, il n’en reste pas moins que l’École de philosophie a la responsabilité d’y préparer au mieux ces nouveaux étudiants. C’est pourquoi elle a entrepris de réformer son programme d’agrégation de l’enseignement secondaire supérieur dès cette nouvelle année académique. Modifier l’intitulé de l’un ou l’autre cours de l’agrégation ne suffira cependant pas. La demande que l’École et, à travers elle, la société adressent aujourd’hui à la philosophie et aux philosophes en créant le CPC nous oblige à réfléchir à nouveaux frais sur les pratiques de la philosophie et sur la place qu’elle peut occuper et la forme qu’elle doit prendre dans l’éducation des jeunes, qui, pour leur plus grande part, n’ont pas vocation à poursuivre un cursus académique en philosophie et, pour une part significative, n’iront pas à l’université. De nouvelles pratiques de la philosophie émergent: philosophie pour les enfants, philosophie pour la communauté, cafés-philos, etc. Les universités ne peuvent se contenter de les considérer avec dédain. Car ces pratiques interpellent le sens même du projet philosophique qui, depuis les Grecs, fut aussi un projet pédagogique et citoyen. C’est en se saisissant de manière ouverte et lucide des défis que soulèvent ces nouvelles pratiques et des demandes auxquelles elles ambitionnent de répondre que la philosophie universitaire pourra trouver sa place au sein de la Cité et dans l’École.

Retrouvez les actualités de l’ISP sur

<https://uclouvain.be/fr/instituts-recherche/isp>

UCL
Université
catholique
de Louvain

¹ Les programmes sont disponibles sur le site <http://enseignement.be/index.php?page=27915&navi=4429>

² Voir: <https://uclouvain.be/fr/etudier/iufc/formation-continue-philosophie-citoyennete.html>